



LA BIBLIOTHÈQUE MEDIAPART DE L'ÉCONOMIE  
ENTRETIEN

## Geneviève Pruvost : « Le mode de vie en circuit court n'est pas une utopie »

Dans son livre « *La Subsistance au quotidien. Conter ce qui compte* », la sociologue spécialiste des modes de vie alternatifs a enquêté sur l'économie – au sens large – d'un couple qui a choisi de bifurquer.

Lucie Delaporte - 15 avril 2024 à 13h52

Les modes de vie alternatifs, écologiques, sont-ils viables ? À quelles conditions peut-on échapper, dans son quotidien, aux logiques écocidaire du capitalisme ? Après son très bel essai sur « *la politique du moindre geste* », *Quotidien politique, féminisme, écologie, subsistance* (La Découverte, 2021), la sociologue Geneviève Pruvost s'est attelée à une monographie « ethnocomptable » d'un couple de paysans-boulangers, Florian et Myriam, qui habite une yourte après avoir choisi de « bifurquer ».

Dans *La Subsistance au quotidien* (La Découverte, 2024), celle qui mène depuis plus de dix ans un travail sur les alternatives rurales, qui l'a conduite de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (Loire-Atlantique) à des

communautés vivant en habitat léger, a voulu aller voir, au plus près, une expérience de subsistance et « *conter ce qui compte* » pour ses protagonistes.

**Mediapart : Pourquoi avoir voulu raconter cette expérience de la subsistance à l'échelle d'une « maisonnée » ?**

**Geneviève Pruvost :** Je voulais raconter la viabilité d'un mode de vie en circuit court. Ce n'est pas une utopie, des groupes l'expérimentent déjà. Pour rendre compte de cette quotidienneté alternative, il m'a semblé qu'il fallait réduire la focale en me centrant sur une yourte et tout un groupe d'alternatifs qui gravitent autour de cette maisonnée.

Il me fallait zoomer sur un espace-temps pour l'arpenter de façon extrêmement fouillée. Pour s'extraire de l'emprise capitaliste – qui régit toute notre vie quotidienne, des objets comme la table sur laquelle on mange jusqu'au rythme de vie –, il faut prendre en compte le moindre détail et réinventer méthodiquement tous les secteurs de son existence. L'échelle de la journée, presque minute par minute, était donc nécessaire pour de ne pas rester panoramique.

Qu'est-ce que ça veut dire vivre dans une yourte sans être relié aux réseaux d'eau et d'électricité ? Il ne

fallait pas être allusive. C'est à cette échelle-là qu'on saisit la complexité de ce qu'il faut intriquer.

Je voulais aussi donner de la place aux autres qu'humains... Il y a, dans cette maisonnée, deux vaches, deux chèvres, une cinquantaine de poules, sans compter les animaux sauvages et les plantes. Cela faisait beaucoup de monde à observer !

**Votre ambition, comme vous le précisez dès le début du livre, est de montrer que « ça marche ». Pourquoi ?**

Les groupes minoritaires, surtout dans le cas des alternatives écologiques, sont souvent rapportés à des impossibilités d'existence. Ces expériences seraient forcément éphémères, subventionnées par la famille ou par l'État, avec aussi cette idée récurrente que les personnes qui s'y engagent seraient des personnes extrêmement dotées en différents capitaux.

J'ai fait un terrain de longue durée sur ces alternatives et ce que j'ai vu est plus nuancé.

Certes, il y a des classes moyennes supérieures éduquées blanches en nombre, mais aussi des classes moyennes inférieures qui n'ont pas un haut niveau d'études, qui se sont engagées précocement dans cette expérience et ont trouvé les moyens de persister sur un territoire avec peu de moyens financiers.

Ces personnes échappent à la statistique publique, aux grandes enquêtes, donc il faut mettre au point un dispositif d'enquête adapté à ce public minoritaire sur lequel circulent beaucoup de stéréotypes.

### **Pourquoi le choix de la méthode d'ethnocomptabilité ?**

L'enquête ethnocomptable consiste à prendre en compte tout ce qui compte pour les gens ordinaires en s'intéressant notamment aux flux entrants et sortants. Cela peut être des objets, des relations sociales, de l'argent. Si les gens ont principalement des problèmes kilométriques, il s'agit alors de procéder à des calculs de distance. Dans le cas des boulangers-paysans que j'ai étudiés, c'est un couple qui gagne très peu d'argent et pourtant ils arrivent à faire de petites économies, à acheter des bois et des champs. Comment font-ils ? C'était une énigme à résoudre.

Je devais faire ce travail minutieux d'inventaire complet de leurs activités, de ce qu'ils achètent et de ce qu'ils n'achètent pas.

On voit par exemple qu'ils ont investi dans l'achat de terres alors que cela leur coûterait dix fois moins cher de les louer. L'ethnocomptabilité permet de comprendre pourquoi cela vaut la peine de faire cet investissement-là en le resituant dans une économie générale, relativement aux autres postes de dépenses et non-dépenses, puisque tout est pris en compte.

### **Ce qui frappe, c'est le flux d'activité continu dans lequel ce couple, qui se définit d'ailleurs comme « baba-speed », évolue.**

Dans ce mode de vie, il y a un plaisir et une nécessité à intriquer et superposer les temps. Dans l'organisation du travail capitaliste, le temps est très segmenté et hiérarchisé entre un temps de travail hors de chez soi et, le plus souvent, un temps de travail à la maison, où il faut assurer des tâches reproductives, et enfin le temps des loisirs.

Là, on se trouve face à une superposition de toutes ces temporalités. Le pétrissage et la vente du pain sont par exemple tout à la fois un temps de travail partagé, un moment de sociabilité, d'apprentissage et de débat. Les amis viennent mettre littéralement la main à la pâte, donner de bons tuyaux et échanger des points de vue.

« Entre la spéculation immobilière et l'agrobusiness, on ne laisse à ces modèles alternatifs que des miettes. »

Ce que les néo-artisans-paysans réintroduisent, c'est ce brouillage des frontières, très ordinaire dans la ruralité, où la pluriactivité est de mise. C'est un rapport au monde multitâche que les femmes n'ont pas perdu, en étant obligées de combiner des tâches productives et reproductives. La question qui m'importe, dans une perspective de subsistance, c'est jusqu'à quel seuil ces superpositions sont viables.

### **On a l'impression que leur organisation dans la microferme n'est jamais stabilisée, qu'il y a un ajustement constant.**

Il leur faut anticiper ce qui pourrait être fait, amélioré, donc il y a une transformation permanente de leur environnement proche : leur habitat, leur aménagement des parcelles. Ils accumulent beaucoup d'objets à l'inverse qui pourraient leur servir pour être réactifs en fonction des aléas.

Avec l'attention à ne pas excéder les possibilités de ce qu'ils peuvent ou veulent faire. Quand je fais mon enquête, ils sont à l'étroit. Il leur faudrait 10 hectares de plus. Ils ont beaucoup de sous-bois et pas assez de prairies. Un chevreau naît au moment de l'enquête, mais ils savent qu'ils ne pourront pas le garder par exemple.

### **On voit dans votre enquête qu'ils hésitent à prendre les aides aux jeunes agriculteurs car elles les obligent à changer d'échelle, à s'agrandir, et à produire plus qu'ils ne le voudraient.**

Si j'ai choisi de suivre Florian et Myriam, c'est que leur cas est représentatif d'énormément de problèmes rencontrés au cours de mes enquêtes multisites.

Florian et Myriam se trouvent à un embranchement, entre un modèle vivrier, avec une activité artisanale rémunératrice et une professionnalisation en tant qu'agriculteurs bio. On voit les problèmes des petits agriculteurs bio qui se lancent. Florian fait sa

formation pour avoir le statut d'agriculteur, mais il lui manque 10 hectares pour s'installer, et comme il n'a pas le statut, il n'est pas prioritaire pour les obtenir... C'est une sorte de cercle vicieux ! On est au cœur de la stratégie d'acquisition foncière, qui est le problème majeur de la conversion de notre agriculture, où la quasi-intégralité des terres sont réservées à l'agrobusiness.

Entre la spéculation immobilière et l'agrobusiness, on ne laisse à ces modèles alternatifs de production que les terres les plus lointaines, enclavées, des miettes interstitielles dont on sait que le plan local d'urbanisme (PLU) ne pourra pas les transformer en terres à bâtir.

Florian et Myriam tentent de mettre au point une microferme boulangère en faisant attention à ne pas excéder leurs possibilités. Ils ne sont pas dans un processus d'accumulation capitaliste et hésitent à « grossir » en prenant des aides.

**On voit que, même s'ils vivent dans une yourte à l'écart, ils sont tout sauf isolés. On n'est vraiment pas dans la robinsonnade et l'imaginaire de l'île déserte.**

Oui, pas du tout ! C'est pour cela que je préfère ne pas qualifier ces alternatives d'autonomes ou d'autosubsistance – et parler plutôt d'entre-subsistance, pour bien insister sur le fait qu'ils sont épaulés dans leur travail par un important groupe d'entraide, des gens qu'ils aident et qui les aident.

Les dons, les échanges sont permanents. Il y a aussi auprès d'eux des animaux qui fournissent eux aussi un travail.

Ce groupe est pourtant à un niveau anti-institutionnel très élevé. Il n'y a pas d'association, pas de *repair café*, pas d'Amap. Le règlement de l'entraide se fait en face-à-face, de façon informelle, en obéissant à des règles que j'ai essayé d'exhumer. Ce qui permet notamment à ces alternatives de marcher, c'est un haut niveau d'hospitalité, en offrant logement et outillage.

« Dans nos sociétés de post-subsistance, le tissu de paysans-artisans a été complètement décimé. »

La maisonnée n'est pas close sur elle-même, elle vit avec d'autres lieux plus ou moins proches et parfois très lointains. Il y a un groupe de copains qui vit dans un champ collectif. Ils sont aussi en lien très fort avec un squat urbain dans la ville d'à côté. J'essaie de montrer que ce territoire comprend un nombre d'expérimentations très variées, avec certains qui sont dans des activités plutôt artistiques et pratiquent le glanage, tandis que d'autres sont plus tournés vers l'agriculture et sont donc plus sédentaires.

**Dans leur rapport à la modernité technique, énergivore et polluante, ce couple bricole beaucoup, il compose. Ils ne semblent pas hantés par un imaginaire de pureté.**

Nous vivons dans des sociétés de post-subsistance où le tissu de paysans-artisans a été complètement décimé. On ne peut pas réinventer du jour au lendemain une subsistance puisqu'il manque les trois quarts des personnes en mesure de le faire. Il y a donc un arbitrage permanent à faire : qu'est-ce qu'il faut réinventer ? Qu'est-ce qu'il est possible de se procurer en circuit court ? Comme il n'est pas possible, par exemple, de trouver cinquante personnes du coin pour faire les foins, le choix est fait d'avoir un tracteur. Par contre, pas un tracteur high-tech, trop cher et qui les obligerait à faire un emprunt. Acheter un tracteur des années 1950, plus un deuxième « pour pièces » qu'on peut réparer... Là, c'est dans leur cordes.

Il ne s'agit donc pas d'une sortie de la motorisation, mais d'une réduction drastique de la consommation électrique et du pétrole à volonté... Ils mènent un travail de métissage des techniques et de cumul des deux mondes.

Ils savent cultiver à la main et avec un tracteur. C'est ça, leur filet de sécurité ! Cela reste une expérimentation avec les moyens du bord, dans une dépendance encore forte à la société du pétrole, de la technologie. Il n'y a pas en ce sens de « grand saut » et la bifurcation ne se fait pas d'un coup, mais par paliers.

**La partie que vous consacrez à la sociologie des personnes vivantes dans ces modèles alternatifs fait mentir beaucoup de clichés.**

Ce ne sont pas majoritairement des enfants de hippies et d'agriculteurs, même s'il y en a parmi eux, un peu plus que dans la moyenne nationale. Et si on élargit aux grands-parents, ils sont encore plus nombreux dans ce cas. Parmi les constantes, beaucoup ont aussi grandi dans une petite ville ou en zone rurale. En ce sens, ce ne sont pas des « néoruraux » qui « débarqueraient à la campagne » sans la connaître.

Ce ne sont pas des héritiers non plus. Ils n'ont pas hérité de terre. Ils n'arrivent pas avec un capital financier de leur bifurcation parce qu'ils auraient été des cadres supérieurs ou qu'ils revendraient un appartement à Paris. Ils sont plutôt issus des classes moyennes. Mais ce ne sont pas des personnes, non plus, avec des parents ouvriers.

Du point de vue de leur formation, ce sont plutôt des bac/bac+2 que des bac+5.

Ce qui m'a étonnée, c'est de constater qu'ils ont souvent en commun d'avoir eu un point de bifurcation à partir de voyages dans les pays du Sud – qui agissent comme des modèles inspirants de débrouille, à l'inverse de l'image d'un Occident consumériste.

**Politiquement, le couple que vous suivez est plus dans ce que vous nommez « les luttes feutrées » que dans « les luttes frontales ». Comment l'expliquer ?**

Si j'avais fait le focus sur leur copain qui habite à 500 mètres, j'aurais parlé davantage du comité de soutien à la lutte contre l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes.

Il y a un continuum de la politisation du moindre geste entre des personnes qui ont pour ambition de

tenir les lieux en zone rurale ordinaire, tandis que d'autres sont dans l'affrontement avec l'État. Les boulangers-paysans dont je raconte une tranche de vie doivent traire leur vache tous les jours. Ils distribuent des flyers posés sur leur stand à des centaines de kilomètres de Notre-Dame-des-Landes. Ces relais politiques des luttes frontales sont très importants et permettent de comprendre pourquoi tant de gens sont venus de loin défendre la ZAD.

L'enjeu du livre est de montrer qu'il y a plusieurs scènes de politisation, de la vente au marché jusqu'à l'adhésion à un syndicat comme la Confédération paysanne. J'ai voulu mettre sur le même plan toutes ces chambres d'échos qui forment un réseau territorialisé. Ce qui fait que si demain il y a un grand projet inutile, le maillage est là pour la mobilisation.

**Lucie Delaporte**